

Ainsi fit-on ! Juliette Lamber s'assimila tous les préceptes, fonda son salon, et au bout d'un an, elle était brouillée avec M^{me} d'Agoult....

J. ERNEST-CHARLES.



THÉÂTRES

Opéra-Comique : *Le Jongleur de Notre-Dame*, miracle en trois actes de M. MAURICE LÉNA. Musique de M. JULES MASSENET.

La sensibilité, telle est la première qualité de l'artiste, sans quoi nulle œuvre ne peut exister ni durer. Cette vertu cardinale, nulle autre ne la remplace, ni patiente application, ni technique savante, ou connaissance du métier. C'est en musique surtout que l'on s'en aperçoit, la musique étant l'art dans lequel l'invention propre de l'artiste tient la première place, puisqu'il tire tout de lui-même. Les successives épreuves que tentèrent, depuis plusieurs années, nos différentes scènes lyriques, ne sont qu'une vérification éclatante de cette loi, car nulle œuvre ne nous y est apparue, si l'on excepte le *Pelléas et Mélisande* de M. Claude Debussy, avec ce caractère d'une sensibilité originale et individuelle qui assure le succès.

Ces réflexions s'imposent comme observations liminaires au compte-rendu de la nouvelle œuvre de M. Massenet, ce *Jongleur de Notre-Dame*, dont nous ne dirons pas évidemment qu'elle constitue un chef-d'œuvre, ni qu'elle apporte quoi que ce soit d'inattendu, d'inédit dans l'art lyrique, mais seulement qu'elle est la traduction d'une sensibilité, sensibilité bien connue, celle de M. Massenet, le plus évidemment doué par la nature de tous nos compositeurs français. Nous l'avons dit plusieurs fois déjà — et comment ne pas le répéter encore ? — M. Massenet avait reçu en partage la majorité des dons qui caractérisent le véritable artiste, et, par-dessus tous les autres, une *individualité* musicale, c'est-à-dire une note à lui, qui n'était celle d'aucun autre, bénéfice insigne dont ne sauraient se prévaloir que bien peu de producteurs. Une seule qualité lui manqua pour atteindre au plein épanouissement de cette individualité ; mais cette qualité, c'est presque une vertu : la conscience de l'artiste qui refuse de céder à la trop grande facilité et de présenter au public une œuvre ne le satisfaisant qu'à demi. M. Massenet fut une victime de la production, de la *surproduction*, qui est une des plaies de ce temps, et qui n'atteint pas seulement les littérateurs et les peintres, mais également les musiciens. Produire, toujours pro-

duire, produire encore, occuper la presse et le public de son nom, quelle tentation irrésistible à une époque où la vie va si vite, nous entraîne en son fébrile tourbillon, où la concurrence est si forte et si âpre !... Quelle tentation pour un artiste doué de pareille facilité ! Il y céda malheureusement ; il s'y abandonna, et chacune de ses œuvres, où l'on rencontre des choses exquisées par le détail, nous fait regretter que des dons si précieux et si rares n'aient pas été répartis sur un moins grand nombre d'efforts.

Le premier don du musicien qui écrit pour la scène est de trouver le sujet qui s'accorde à son tempérament. Un sujet musical n'est pas seulement un sujet qui, d'une façon générale, convienne à la musique, mais de façon particulière et individuelle convienne à telle musique. Et l'histoire presque tout entière de l'art lyrique en ces dernières années serait une preuve surabondante, si nous voulions nous y étendre, de l'incompréhension de cet accord chez la plupart des musiciens : le jour où M. Massenet appliquait son effort à un sujet comme le *Cid*, il donnait une preuve, au moins singulière, d'une aberration de cet ordre. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle fut sans récidive... Le jour, en revanche, où M. Massenet ouvrit ce recueil de contes : *L'Etui de nacre* de M. Anatole France, il y trouva ces quelques lignes qui excitèrent, à juste titre, sa verve musicale : « C'était un pauvre jongleur qui, après avoir fait des tours de force sur les places publiques pour gagner sa vie, songea à l'éternité, et se fit recevoir dans un couvent. Là il voyait les moines honorer la Vierge, en bons clercs qu'ils étaient, par de savantes oraisons. Mais il n'était pas clerc et ne savait comment les imiter. Enfin il imagina de s'enfermer dans la chapelle, et de faire seul, en secret, devant la Vierges, les culbutes qui lui avaient valu le plus d'applaudissements, du temps qu'il était jongleur. Les moines, inquiets de ses longues retraites, se mirent à l'épier et le surprirent dans ses pieux exercices. Ils virent la mère de Dieu venir elle-même, après chaque culbute, éponger le front de son tombeor. »

C'est de ce miracle rapporté, non seulement par M. France, mais aussi par Gaston Paris dans son *Manuel de la littérature au Moyen Age*, que M. Massenet et M. Maurice Léna ont tiré l'œuvre nouvelle que l'Opéra-Comique vient de représenter... Miracle tout pénétré, vous le devinez, de la candide et suave poésie du moyen âge, où le surnaturel se confond de la façon la plus immédiate et la plus touchante aux éléments de réalité qui lui prêtent vie. Et vous imaginez aussi ce que M. Massenet a pu en tirer ! Lui qui possède à un si haut degré le don de la vie et le sens du pittoresque, il ne pouvait manquer d'en

dégager les éléments sensibles et pittoresques. Il s'est appliqué à ressusciter en lui l'état d'âme d'un *Primitif* — primitif musicien comme d'autres furent des primitifs peintres — état d'âme où l'action du croyant se mélange et se confond avec la bonne humeur de natures saines et surabondantes en qui domine l'amour de la vie. Volontiers on se représente — on nous les a tant représentés ainsi — les premiers artistes du XIV^e et du XV^e siècle comme des âmes confites en dévotion, et dans une perpétuelle attitude d'agenouillement en présence de la Divinité. Et si cela est exact, il faut le reconnaître, pour certains maîtres du cloître, un Bartolomeo, un Angelico surtout, hâtons-nous d'ajouter combien paraît fautive une telle conception généralisée à tous ceux qui pensèrent et créèrent en artistes durant cette période.

Voilà ce que d'instinct sentit et rendit M. Massenet, puisque ce sujet, je le répète, convenait parfaitement à sa nature musicale. En lui l'instinct prédomine, et l'instinct est le meilleur des guides en matière d'art. Appelez-le d'un autre vocable : *intuition*, si vous préférez, pour lui donner plus de prestige... il vaut tous les raisonnements du monde, et il est l'étoile conductrice de l'artiste. Si l'art ne consiste pas uniquement, comme prétendit le démontrer ici-même M. Debussy, en cette notion du *plaisir* où il prétendait le ramener, il n'en reste pas moins que l'auteur de *Pelléas* réagissait ainsi très justement, par son paradoxe même, contre l'abus de la technique et du métier auquel nous devons depuis plusieurs années tant d'œuvres mortes le jour même de leur apparition à la scène, œuvres mort-nées à vrai dire, parce que d'elles ne se dégage nulle sensibilité. Il est utile, il est urgent de réagir contre la fausse science et contre l'ennui mortel de tant de musiques qui nous oppriment, depuis quelque dix années, lesquelles s'efforcent de masquer sous des dehors savants une foncière indigence de don et de sensibilité. On trouvera peut-être que j'exalte outre mesure, à cette place, une œuvre qui ne nous apporte en somme rien d'inattendu ni d'inédit ; mais elle vient à son heure pour nous faire toucher du doigt l'importance majeure de la sensibilité dans l'invention musicale, et surtout cette vérité prédominante : que nul métier ne remplace l'inspiration.

Il est vivant, très vivant, ce Jean le Jongleur dont l'histoire nous est rapportée, moitié drolatique, moitié attendrissante, et commentée par la musique expressive de M. Massenet.

Pauvre hère au début, misérable croquant qui gagne sa pauvre vie sur les places publiques, quelque chose comme un Gringoire qui exécuterait ses tours au parvis Notre-Dame, mais un Gringoire plus simple, n'ayant pas reçu le don de poésie et qui n'a guère

de commun que la misère, misère famélique, avec le héros de Banville. Comme Gringoire, Jean le Jongleur aime, il chérit la liberté ; et s'il n'y trouvait l'attraction d'une vie confortable et tranquille, nul doute que Jean résisterait aux exhortations du Prieur pour le faire entrer à l'abbaye de Cluny. Toute cette exposition du miracle et le combat qui se livre dans l'âme du pauvre diable sont rendus par la musique de M. Massenet avec une vie singulière et un sentiment aigu du pittoresque qui ne nous surprend d'ailleurs pas, venant de lui.

Pittoresque à souhait pareillement, la scène toute entière de l'abbaye de Cluny, où nous assistons à la rivalité des moines dans leur amour pour la Vierge et aux luttes intestines qui se passent dans le couvent, entre le Moine-musicien, le Moine-sculpteur, chacun d'eux prétendant à la précellence pour son art, et que cet art seul fait les délices de Notre-Dame. Seul le Père Boniface, cuisinier de l'ordre, traduit la vraie morale évangélique, et console Jean de n'avoir rien qu'il puisse offrir à Marie, en exaltant la vertu d'humilité et en lui contant le délicieux apologue de la plus humble fleur.

« Marie avec l'Enfant Jésus, par les monts, par les plaines fuit.

« Mais l'âne essoufflé n'en peut plus ; et voici que là-bas, au versant de la côte, ont apparu soudain les sanglants cavaliers du roi tueur d'enfants.

« O mon fils, où cacher ta faiblesse ! »

« Fleurissait une rose au bord du chemin :

« Rose, belle rose, sois bonne : à mon enfant, pour s'y blottir, ouvre tout large ton calice ; — sauve mon Jésus de mourir. »

« Mais de peur de froisser l'incarnat de sa robe, l'orgueilleuse répond : « Je ne veux pas m'ouvrir. »

« Fleurissait une sauge au bord du chemin :

« Sauge, ma petite saugette — ouvre ta feuille à mon enfant. »

« Et la bonne fleurette ouvre si bien sa feuille — qu'au fond de ce berceau Jésus va s'endormir

« Et la Vierge bénie entre toutes les femmes a béni l'humble sauge entre toutes les fleurs. »

Le musicien a trouvé des accents délicieux, tendres et pénétrants, qui soudain évoquèrent en nous les plus suaves de cette partition incomparable : *L'enfance du Christ* de Berlioz, pour traduire musicalement cet apologue du mystère chrétien. C'est là, c'est à des passages comme ceux-là qu'on éprouve et qu'on reconnaît la véritable sensibilité de l'artiste et l'effet tout puissant du *don*, de ce qui ne s'acquiert pas, de ce que nul contre-point, nulle étude ne peut donner, sur l'évolution d'un talent. Encore une fois, et pour conclure, M. Massenet était doué comme nul autre parmi les musiciens de sa génération. Il avait, comme nul autre, la note tendre, pénétrante, qui vient du cœur et qui va au cœur. Il était musicien-né. Combien peu lui manqua — beaucoup et peu à la

fois, disent certains — pour atteindre à la situation exceptionnelle que faisaient présager de tels dons!

PAUL FLAT.



LE « LIVRE D'AMOUR » DE SAINTE-BEUVE

(Documents inédits)

Lorsque J. Pons, ancien secrétaire de Sainte-Beuve, publia, en 1870, son livre fameux : *Sainte-Beuve et ses inconnues*, qu'il avait voulu intituler d'abord : *les Maîtresses de Sainte-Beuve*, M. Jules Troubat, quelque peu indigné, écrivit les lignes suivantes au dos de la couverture de l'exemplaire que Pons lui avait envoyé :

« Je donnerai pour épigraphe à ce livre de Pons ces lignes tirées de son étude sur Proudhon, dans son volume intitulé : *Coups de plume indépendants*, p. 18 : « Le sujet aurait demandé une plume plus « délicate ; mais il n'est pas mal que de temps à autre « un poing vigoureux crève ces ballons gonflés de « vide et y flanque de grands coups de couteau, quand « les coups d'épingle n'ont pas suffi. » Pons s'est retrouvé de la famille de Proudhon par la hure : c'est un marcassin. »

Je ne voudrais pas, en parlant du *Livre d'amour*, provoquer un nouveau scandale. Aussi ne dirais-je pas un mot du roman vécu qui en est l'objet, non plus que de l'héroïne que Sainte-Beuve a suffisamment désignée d'ailleurs en lui gardant son nom d'Adèle. Non, je laisserai dormir la morte et je me contenterai d'écrire l'histoire de ce livre à l'aide des documents que le hasard a fait tomber tout récemment dans mes mains.

C'est en 1843 que Sainte-Beuve confia à l'impression le *Livre d'amour*, mais il était achevé dès l'année 1837, si l'on s'en rapporte à ce qu'il dit dans la préface des *Pensées d'août* : « Je me trouve avoir en ce moment, et sans trop y avoir visé, deux recueils entièrement finis. Celui qu'aujourd'hui je donne, le seul des deux qui doit être de longtemps, de fort longtemps publié, n'est pas, s'il convient de le dire, celui même sur lequel mes prédilections secrètes se sont le plus arrêtées. Il n'exprime pas, en un mot, la partie que j'oserai appeler la plus directe et la plus sentante de mon âme en ces années. Mais on ne peut toujours se distribuer soi-même au public dans sa chair et dans son sang. »

Et, en attendant le moment propice pour la publication de ce livre, il le montrait volontiers en ma-

nuscrit à quelques intimes, comme en témoigne ce passage d'un article que Collombet fit paraître dans le *Courrier de Lyon*, du 14 décembre 1838, sur les *Pensées d'août*.

« M. Sainte-Beuve tient un autre volume en réserve pour une époque éloignée. Lorsque, au mois d'août, revenant de visiter la Suisse, il passa quelques jours à Lyon, avec deux ou trois amis qui l'attendaient là, nous vîmes ce volume entre ses mains, et nous savons qu'il est d'un genre bien différent de ceux qu'il a publiés jusqu'à ce jour (1). »

Sainte-Beuve tenait donc absolument à ce qu'on sût qu'il avait dans ses cartons un autre recueil de vers où il avait mis « la partie la plus directe et la plus sentante de son âme ». Que s'il ne se décida qu'en 1843 à le faire imprimer, la raison en est — une des raisons tout au moins à mes yeux — qu'il faisait alors une cour assidue à une autre grande dame, et que, ne pouvant venir à bout de sa résistance, il espérait sans doute la vaincre en lui donnant à lire son roman avec Adèle. Il est acquis, en effet, que la femme un peu glorieuse se laisse plus volontiers tenter par l'homme qui eut dans sa vie quelque bonne fortune éclatante, et nous verrons tout à l'heure que M^{me} d'Arbouville — car c'est d'elle qu'il s'agit — reçut le *Livre d'amour* en présent.

Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve chargea en 1843 l'imprimerie Pommeret et Guenot, 2 rue Mignon, de lui imprimer un petit volume in-18 qui avait pour titre : *Livre d'amour* et qu'il eût mieux fait de nommer, à l'instar de Pontus de Thiard, une *Erreur amoureuse*, sa passion pour Adèle ayant été la plus grande erreur de sa vie.

Ce petit livre, anonyme comme *Joseph Delorme* et *Volupté*, était encore à l'impression, quand l'indiscrétion de quelque typographe éventa le pot aux roses. On s'en émut naturellement autour de l'héroïne, et comme elle ne manquait pas d'amis, il s'en trouva un plus empressé et plus maladroit que les autres, pour achever de la compromettre en voulant la défendre. Cet ami s'appelait Alphonse Karr, et voici l'article qu'il publia, un beau matin, dans les *Guêpes* :

« Il ne s'agit, tout simplement, que d'une grande infamie que prépare dans l'ombre un poète béat et confit, un saint homme de poète. Ledit poète est fort laid. Il a rêvé une fois dans sa vie qu'il était l'amant d'une belle et charmante femme. Pour ceux qui connaissent les deux personnages, la chose serait vraie, qu'elle n'en resterait pas moins invraisemblable et impossible. Cet affreux bonhomme ne s'est pas contenté des joies qu'il a usurpées à la

(1) Cf. *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet*, publiées récemment par MM. Latreille et Roustan, p. 17.